



**HAL**  
open science

## Du nouveau sur l'Enéide : le livre d'Antonio Cussen, El Milenio segun Virgilio

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Du nouveau sur l'Enéide : le livre d'Antonio Cussen, El Milenio segun Virgilio. Latomus : revue d'études latines, 2023, 82 (3), pp.594-605. hal-04540557

**HAL Id: hal-04540557**

**<https://hal.science/hal-04540557>**

Submitted on 12 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Du nouveau sur l'Énéide : *El Milenio según Virgilio*, d'Antonio Cussen

*Habent sua fata libelli* : l'Énéide en est un des meilleurs exemples, et, dans son ouvrage, A. Cussen sait nous le montrer. Il vient de nous donner la preuve qu'il y aura toujours un livre à écrire sur Virgile. Après deux mille ans d'études, on aurait pu croire qu'il était difficile de débusquer de nouvelles interprétations dans l'Énéide. C'est pourtant ce que vient de faire Cussen, avec son monumental ouvrage en trois tomes, *El Milenio según Virgilio* (Santiago de Chile, Ediciones Tácitas, 2018, 3 volumes : I, *El Milenio según Virgilio. Ensayo* ; II, *La Eneida* ; III, *Notas para la reconstrucción de la Eneida* ; ISBN 978-956-379-068-9) qui est, entre autres, une histoire passionnante des relations complexes entre le Poète et le Prince : qu'est-ce que Virgile pensait d'Auguste ?

Baudelaire voulait rajouter aux droits de l'homme le droit de se contredire et le droit de s'en aller<sup>1</sup>. Ce n'est pas la moindre intuition de Cussen que de nous avoir montré, par-delà l'image conventionnelle du poète de cour, un Virgile déchiré entre des postulations apparemment contradictoires, qui se traduisent, dans le poème, par différents niveaux de lecture, et des structures superposées : un sens apparent, et un sens caché et crypté ; l'intention de réaliser un projet impérial, mais, à mesure que l'on avance dans le temps, sa déception face au même projet ; le souhait que l'Énéide soit brûlée après sa mort, mais en même temps le désir secret – manifeste à travers le cryptage mis en évidence par Cussen – qu'elle perdure malgré les outrages du temps et des hommes. Ainsi, au-delà des préoccupations de la propagande augustéenne, Virgile parvient à construire un temple verbal complexe, dont il enterre les structures, en pensant qu'elles ne seront peut-être jamais déterrées. Mais la contradiction n'est qu'apparente : Virgile est à la fois un idéaliste, qui nous propose une sublimation messianique de la politique augustéenne, et un homme déçu, lucide aussi, qui voit les limites de son héros.

---

<sup>1</sup> Ch. Baudelaire. Préface aux *Histoires Extraordinaires de Edgar Allan Poe*. 1856 : « Parmi l'énumération nombreuse des droits de l'homme que la sagesse du XIX<sup>ème</sup> siècle recommande si souvent et si complaisamment, deux assez importants ont été oubliés, qui sont le droit de se contredire et le droit de s'en aller. »

L'*Énéide* porte cette double charge de sens, qui est la richesse même du poème, dans sa polysémie et dans sa complémentarité<sup>2</sup>, et Cussen nous le donne admirablement à voir.

Sur ces bases, le premier volume – intitulé modestement et prudemment « Essai » – est une somme impressionnante qui donne toutes les garanties d'une recherche scientifique, érudite, mais qui est aussi construite comme une enquête policière. Avec un style particulièrement agréable, Cussen se propose de nous y faire découvrir un Virgile méconnu : l'*Énéide* serait une histoire parallèle entre Énée et Auguste, écrite en code crypté, mais gravement perturbée par la mort de Marcellus, qui en aurait anéanti le but initial.

Le deuxième volume est une très singulière édition latine de l'*Énéide*, selon la reconstitution de Cussen : en tenant compte des ajustements du nombre de vers, et sans ponctuation ; plus près de nous, G. Pérec, G. Apollinaire, S. Mallarmé ont pratiqué cette technique ; A. Cussen pense que la version originale supposée, plus orientée vers la récitation que vers la lecture, se présentait ainsi.

Le troisième volume, *Notes pour la reconstruction de l'Énéide*, constitue en quelque sorte les notes du vol. II ; il est étayé par une très solide et érudite analyse philologique du texte, qui confronte les différentes éditions (en particulier Ribbeck et Geymonat), à travers trois angles d'étude : « les vers de l'*Énéide* » ( en particulier, l'examen des 56 vers courts), « les paroles de l'*Énéide* » (une comparaison des différentes leçons des manuscrits), et « les lettres de l'*Énéide* » (une étude minutieuse de l'orthographe virgilienne ; car, du temps de Virgile, deux orthographe se côtoyaient : celle de l'ancienne République, et celle que les réformes d'Auguste avaient imposée ; Virgile choisit plutôt la seconde).

Parlons d'abord de ce qui pourrait fâcher, dans le monde universitaire : l'aspect « inspiré » des trouvailles de Cussen. Car, en ce qui concerne Virgile, après la période « optimiste » (qui semble avoir eu la faveur de la critique française : Maury<sup>3</sup>, Gagé<sup>4</sup>, Carcopino<sup>5</sup>, Bayet<sup>6</sup>, Grimal<sup>7</sup>, mais aussi Boyancé<sup>8</sup>), qui insistait sur la dimension messianique du texte virgilien, au service de la politique augustéenne, sont venus ensuite l'ère du soupçon, avec la Nouvelle

---

<sup>2</sup> La psychanalyse nous a appris que notre psyché fonctionne selon un principe non aristotélien de tiers inclus, et de non-exclusion : « et...et », et non pas « ou...ou ».

<sup>3</sup> MAURY (1944) : les *Bucoliques* sont un temple dont le point central est la *Bucol. V* exaltant l'apothéose de Daphnis.

<sup>4</sup> GAGE (1955).

<sup>5</sup> CARCOPINO (1930).

<sup>6</sup> BAYET (1939).

<sup>7</sup> GRIMAL (1956).

<sup>8</sup> BOYANCE (1954).

Critique déconstructionniste, et le temps du doute, avec les travaux de l'École de Harvard (R. Syme<sup>9</sup>, puis W. Clausen<sup>10</sup>, et A. Parry<sup>11</sup>), et bien sûr, le grand livre de H. Broch, *Der Tod des Vergil*<sup>12</sup>, puis, en France, ceux de J.-P. Brisson<sup>13</sup>, de J.-Y. Maleuvre<sup>14</sup> et de F. Collin<sup>15</sup>, remettant en question la personnalité d'Auguste, bien plus sombre qu'il n'y paraissait, et ses succès politiques, sujets à caution. C'est pour cela que Virgile aurait développé vis-à-vis du Prince un ressentiment, conséquence de sa désillusion, et de ses espérances perdues. Le grand mérite de ce courant critique issu de l'École de Harvard est d'introduire un soupçon dans le regard sans doute trop naïf que nous portions sur les poètes augustéens depuis deux mille ans : ils n'étaient pas que des poètes auliques inféodés au régime, et leurs œuvres signifiaient plus que ce qu'elles avaient l'air de dire.

Non sans humour, Cussen convient que, dans ce contexte, les choses ne lui ont pas été faciles pour présenter ses idées. Il proposa un exposé de ses travaux à l'université de Berkeley, où il travaillait alors, et ce n'était sans doute pas le meilleur endroit, puisqu'à cette époque, Berkeley était le « temple » du déconstructionnisme. La très belle construction de l'*Énéide* qu'il proposait y reçut donc un accueil très frais, voire hostile. Comme le dit Cussen lui-même, « je me suis ridiculisé en tentant de montrer à ces gens les temples verbaux que Virgile avait voulu créer. Ils m'ont carrément presque expulsé du Haverford College lorsque j'ai soumis ce projet. Alors, j'ai fini par m'en aller »<sup>16</sup>. Et certes, cette forme d'« illumination », de révélation, que prend l'expérience de Cussen, telle qu'il nous la raconte, peut faire sourciller la communauté scientifique. Mais celui qui nous donne la meilleure analyse de cet épisode, c'est H. Bauzá, dans son compte-rendu de l'ouvrage de Cussen<sup>17</sup> ; il écrit, avec lucidité :

« Cussen nous explique qu'après plusieurs décennies de recherches sur la chronologie de l'*Énéide*, à un certain moment, presque comme s'il s'agissait d'un éclair, la Matrice, la Grande Année, et le modèle de l'*Énéide* lui sont devenus clairs. Dès lors, il entreprit la tâche d'étayer son hypothèse, en s'appuyant sur des données historiques incontestables, et toujours attentif aux apports de la philologie. ».

---

<sup>9</sup> SYME (1939).

<sup>10</sup> CLAUSEN (1964).

<sup>11</sup> PARRY (1963).

<sup>12</sup> BROCH (1958).

<sup>13</sup> BRISSON (1966).

<sup>14</sup> MALEUVRE (1992).

<sup>15</sup> COLLIN (2021).

<sup>16</sup> Interview à la revue *Culture*, 19 mai 2019.

<sup>17</sup> BAUZA (2020).

Il ne s'agit donc pas d'une révélation, mais de la résultante d'un lent travail souterrain, au terme duquel les idées apparaissent sous forme, d'abord, d'intuitions, et à l'insu même de celui qui les produit, et qui n'en maîtrise pas le flot (Cussen dira lui-même qu'il n'avait pas pu retenir tout ce qui lui était apparu en cinq jours et cinq nuits) ; mais la maturation qui suivra, enrichie de toute l'expérience des méditations qui avaient précédé cette révélation, permettra de l'étayer scientifiquement.

En effet, Abraham Moles, spécialiste de l'épistémologie, nous apprend que l'on ne saurait dissocier la démarche du savant de celle de l'artiste<sup>18</sup> : dans les deux cas, les lois dynamiques de la pensée ne sont absolument pas les lois de la logique formelle ; d'où l'impression que la première idée est « donnée » : c'est la philosophie du « Pourquoi pas ? » de G. Bachelard ; ainsi, comme le disait P. Valéry, « dans l'acte créateur, le savant ne se différencie pas de l'artiste »<sup>19</sup>. Intuition, puis vérification : A. Cussen est passé par ces deux phases : en travaillant ensuite pendant trente ans à vérifier les intuitions de cinq jours, il nous offre un bel exemple de sérendipité, consistant à faire une découverte, sans pouvoir la provoquer, et à savoir ensuite exploiter cette opportunité.

C'est ainsi que nous interprétons cette heureuse complémentarité de l'ouvrage de Cussen, entre rigueur philologique et audace des intuitions : on ne saurait entrer dans l'œuvre de Virgile sans empathie, mais aussi, on ne saurait faire œuvre de vérité sans rigueur. Par sa double compétence, comme spécialiste de la poésie chilienne contemporaine, et comme connaisseur émérite de l'œuvre virgilienne, A. Cussen nous rappelle que Virgile est toujours vivant, à condition que nous-mêmes sachions lire. Alors, nous sommes capables de lire l'*Énéide* comme si elle avait été écrite pour nous, et nous pouvons nous relier à elle, par-delà deux-mille ans. Il en ressort que, de même que l'*Énéide* est une œuvre toujours jeune, le livre de Cussen, tout bouillonnant de sève, semble avoir été écrit par un jeune homme, à travers son dynamisme, sa gaïté, son humour, bien mis en valeur par un style de grande qualité. Il a su mettre en miroir la vie qui est en lui et la vie qui est dans l'œuvre de Virgile. C'est bien ce qu'on attend d'une authentique herméneutique.

Donnons quelques exemples de cette capacité d'une grande œuvre comme l'*Énéide* à revivre dans l'imaginaire des sociétés qui la suivent, qu'il s'agisse de créations fictionnelles ou d'études littéraires. L'œuvre virgilienne y apparaît à la fois pérenne, et remodelée par l'imaginaire des sociétés qui la relisent (et la relie) : *unitas multiplex*...

---

<sup>18</sup> MOLES (1956).

<sup>19</sup> VALÉRY (1930), p. 82.

- Le livre d'Alain Nadaud, *Auguste fulminant*<sup>20</sup>, nous montre l'*Énéide* comme une histoire sans fin, qui se rejoue à deux mille ans de distance. Cet éternel retour est même très angoissant, car les protagonistes sont pris dans une histoire, celle d'Énée et de Didon, qu'ils connaissent bien (puisqu'ils sont archéologues), mais dont ils deviennent les acteurs, à leur corps défendant, comme si Énée, Didon, Virgile, avaient pris possession d'eux. Voici la trame narrative du roman : l'historien Gilles Virandes, dont le nom est analogique de celui de Virgile (Vir- Gilles, Andes étant le nom de la bourgade où serait né Virgile), a une théorie comme quoi Virgile serait venu à Carthage, pour voir ce qu'il avait raconté dans les deux premiers livres de l'*Énéide*. Il est en conflit avec un autre historien, René Teucère (*Teucer*, le Troyen, donc Énée ; Re-né étant le revenant, le réincarné) qui, lui, croit qu'Énée aurait eu une existence historique, et serait bien passé par Carthage. Ils participent à la construction d'un musée local, dédié au souvenir d'Énée, et organisé autour d'une peinture dont l'un est persuadé qu'elle représente Virgile, et l'autre Énée. Les choses se compliquent encore quand ils tombent tous deux amoureux d'une femme, Anna Sidonis (figure sans ambiguïté de Didon : *Sidonia* était une des épicièses de Didon, « celle qui vient de Sidon » ; et Anna étant le prénom de sa sœur). Tout cela finit très mal, comme dans l'*Énéide*, puisque Teucère-Énée abandonne Anna-Didon, et s'enfuit en avion (modernité oblige), après avoir sans doute empoisonné Virandes-Virgile (la créature s'empare de son créateur), et mis le feu au musée. Anna, désespérée, se suicide en jetant sa voiture contre l'avion de ligne pris par Teucère, au moment où il décolle. On le voit, c'est bien la même tragédie qui se rejoue dans cette histoire sans fin reliant Virgile et notre monde. Nos protagonistes auront eu le temps d'apprendre (grâce à la découverte d'une correspondance entre Rufus et Tuca, les exécuteurs testamentaires de Virgile) que Virgile, découvrant qu'Énée n'a jamais existé, et craignant d'avoir fait œuvre de pure flatterie, aurait refusé de publier l'*Énéide*, ce qui aurait conduit Auguste à le faire empoisonner. Ce volet du roman est très intéressant : là aussi, Virgile aurait douté, il aurait craint d'être le thuriféraire d'un homme qui, quelque part, était un tyran, et avait du sang sur les mains. Voici se profiler un Virgile fragile, profond, tourné vers la nuit et le doute autant que vers l'assomption solaire du héros ; un homme qui sait que toute victoire a sa *Nachtseite*, son versant obscur, mais qui ne veut pas occulter cette obscurité<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> NADAUD (1997).

<sup>21</sup> Ce doute, cette volonté d'effacer et de s'effacer, au moment ultime, ne sont pas rare chez les grands écrivains. F. Kafka avait demandé à son ami Max Broch de brûler les manuscrits du *Procès* et du *Château*.

- Dans son roman, *L'Instant. La Créüside*<sup>22</sup>, Magda Szabo nous donne elle aussi la preuve que les grandes œuvres ne meurent jamais, y compris dans des circonstances historiques qui ne leur sont pas favorables. Elles continuent d'irriguer souterrainement l'imaginaire des créateurs, même lorsque les conditions sociales et culturelles sont très éloignées du *Zeitgeist* originel de l'œuvre. Elles cheminent dans des paysages imaginaires dont il est difficile de dessiner une carte prévisible, et leurs résurgences nous étonnent souvent. Dans son avant-propos, M. Szabo nous explique qu'elle a toujours été choquée par l'injustice qui faisait mourir Créuse à Troie, pour que les destins puissent s'accomplir, et qu'Énée puisse prendre épouse à Rome et fonder une dynastie. Elle va donc oser une magnifique transgression : avec l'aide de Caiète, la nourrice, elle accepte qu'Énée (présenté comme un couard et un benêt) soit tué, et qu'elle, Créuse, prenne sa place sur le bateau des exilés. Problème : elle est une femme, et il ne lui suffit pas de prendre les vêtements d'Énée pour lui ressembler. Mais le stratagème est ingénieux : elle ne cache pas son apparence féminine, elle explique seulement que les dieux ont souhaité donner temporairement cette forme au héros. Sous le visage de Créuse, c'est Énée qui se cache. Dans un monde où les prodiges, les *mirabilia*, font partie du quotidien, on la croit sans trop de peine. Ensuite, tout se passe à peu près comme dans l'*Énéide* (mais, on le verra, tout est dans cet « à peu près ») : en Italie, Créuse convainc Latinus, puis sa fille Lavinia, qu'elle est bien Énée sous une forme féminine. Certes, de ce fait, le mariage entre Énée et Lavinia ne peut être consommé, et Lavinia en conçoit quelque frustration ; mais il le sera, lorsque les dieux le voudront, et lorsqu'Énée pourra reprendre sa forme première... Évidemment, le temps passe, et rien ne se passe, et pour cause, puisqu'Énée est mort depuis longtemps. Le dénouement lui non plus ne manque pas d'allure. Il souligne la différence profonde entre les imaginaires « féminin » et « masculin », et confirme que, avec Magda Szabo, le monde de l'*Énéide* est revisité par un imaginaire féminin, qui le modifie en profondeur : là où Énée scellait l'alliance finale entre Troyens, Étrusques et Latins par cette forme « héroïque » de sacrifice qu'est la mort de Turnus, et ne pouvait faire l'économie, à travers la guerre, d'une forme de retour de la barbarie dans l'entreprise civilisationnelle du Latium, la réponse de Créuse est toute autre : elle refuse la guerre, et elle part, non sans laisser au pouvoir Turnus (ainsi épargné) et son fils, le jeune Ascagne, à charge pour Turnus d'assurer la royauté d'Ascagne. Ce dénouement aurait peut-être plu à Virgile, tel que nous le présente Cussen. Après Lévi-Strauss, Gilbert Durand déplore que notre culture occidentale ait manqué sa « chance de rester femme ». C'est

---

<sup>22</sup> SZABO (2009).

précisément cette chance que Magda Szabo donne à Rome, en réécrivant l'histoire de sa fondation, comme une renaissance qui tiendrait compte de l'échec de tous les régimes confondant masculinité et brutalité : l'Empire romain, puis les totalitarismes staliniens dénoncés par la Hongroise, qui savait de quoi elle parlait. On voit comment le récit fondateur original s'enrichit de tous les avatars historiques qui l'ont suivi, et qui le transforment : ils se modèlent mutuellement. Au-delà d'un clin d'œil à la lecture post-moderne du *gender*, et à la revanche sur un *Männerbund*, la partition est jouée de façon beaucoup plus subtile et profonde. Cette anti-histoire de la fondation de Rome lui donne un double fondement, masculin et féminin, dans les structures anthropologiques de l'imaginaire. Par là même, Rome naissante en est rendue plus complète, plus harmonieuse, en particulier parce que Créuse, à la différence d'Énée, renonce à la violence.

- Le livre d'Ursula le Guin, *Lavinia*<sup>23</sup>, est dans la même tonalité. Cette fois, c'est la deuxième partie de l'*Énéide* qui est relue, avec le point de vue de Lavinia. Dans l'*Énéide*, Virgile n'évoque Lavinia que dix fois, et jamais il ne lui donne la parole. Le clerc médiéval de l'*Eneas* en a été conscient : il lui donne une plus grande place, et nous fait assister à son mariage avec Énée. Ursula le Guin enfonce le clou, et en fait une héroïne pacifiste, dans la continuation du personnage de Créuse vu par Magda Szabo. Son récit, fidèle à l'*Énéide* dans sa première partie, verse, dans la deuxième, dans l'*Heroic fantasy*, en relatant la suite de l'*Énéide*, jusqu'à la mort d'Énée, et à la révélation de l'homosexualité d'Ascagne, où l'on peut voir une volonté de renoncer à la masculinité guerrière de l'*Énéide*.

- Le roman de H. Broch, *Der Tod des Vergil*<sup>24</sup> mérite sa renommée ; c'est une belle évocation romancée de ces derniers jours de la vie de Virgile, pendant lesquels il est saisi par le doute et le désespoir. Selon Broch, Virgile aurait voulu brûler l'*Énéide*, non parce qu'elle était imparfaite, mais pour priver Auguste de ce monument dédié à sa postérité.

- Plus récemment, H. Bauzá nous a donné un beau livre, *Virgilio. Memorias del Poeta. Una autobiografía espiritual*<sup>25</sup>, présenté comme une autobiographie virgilienne, et où nous sentons, là encore, à la fois la grandeur de l'œuvre, et les doutes qui assaillent son auteur, à la fin de sa vie.

---

<sup>23</sup> LE GUIN (2011).

<sup>24</sup> BROCH (1958).

<sup>25</sup> BAUZA (2011).

-Mais aussi, dans le domaine de la critique cette fois, mentionnons le livre récent de F. Collin, *L'invention de l'Arcadie. Virgile et la naissance d'un mythe*<sup>26</sup>, qui, par d'autres voies, rejoint l'interprétation de Cussen. Collin montre en effet que, dans l'*Énéide*, l'imaginaire de la *patria* en train de se construire se divise en deux, et que la création virgilienne devient dualiste. Du coup, en passant à une vision politique, et non plus poétique ou économique, Virgile va trouver les limites de son Arcadie. Car il fallait bien donner une place à Énée et aux Troyens, et qui plus est, la première place. Finis, les espoirs de paix : à travers le royaume d'Évandre, l'Arcadie est toujours là ; mais elle ne cesse de s'effacer devant les prétentions hégémoniques d'Énée qui, en s'arrogeant le pouvoir, crée la première guerre civile, avec le conflit italo-troyen. La porte était ouverte aux jumeaux fratricides, Romulus et Rémus : Romulus tue Rémus pour le bien de Rome à venir. De même, Énée impose *sa* paix, à l'image de la *pax Romana*, comme ordre nécessaire au bien commun. En ceci, il n'est que le reflet archétypal de l'Auguste de Pérouse, celui qui avait poussé Gallus au suicide, et qui, lui aussi, avait déçu. Nous sommes loin de l'utopique paix arcadienne. À une utopie succède une idéologie ; l'espoir de fonder une paix politique sur un art de vivre, du « vivre ensemble », s'en trouve compromis. Fini aussi l'espoir d'une *patria*, issue d'une fédération des peuples italiens, et du syncrétisme arcado-italien : le tropisme troyen, creuset de la Rome à venir, s'impose définitivement. Les aigles de Mars l'emportent sur les colombes de Chaonie. « On dirait qu'à la fin de l'*Énéide*, Virgile ne croit plus aux chances de l'Arcadie, parce que la paix troyenne qui se dessine a été construite sur cette violence, dont elle restera à jamais entachée dans son histoire. »<sup>27</sup>. Tel est l'échec que l'*Énéide* ne cherche pas à dissimuler (et que Virgile veut peut-être même souligner), à travers ces dissonances majeures. On comprend mieux alors, qu'au terme de sa vie, Virgile ait voulu brûler l'*Énéide*...<sup>28</sup>. Sur ces bases, on imagine combien il a dû en coûter à Virgile de passer de l'*eros* des *Bucoliques* à l'*epos* de l'*Énéide* : assurément, au bout de la route, il y a beaucoup de crève-cœur, de déception, de chagrin, de frustrations à la fin de l'*Énéide*. Virgile avait sans doute vu que, comme le dit F. Collin dans une belle formule<sup>29</sup>, la guerre, même chez les vainqueurs, produit d'abord des perdants.

Tous ces témoignages récents sont la preuve de la fécondité et de la plasticité de l'œuvre virgilienne qui, par sa complexité même, se prête à toutes les variations des poètes et des

---

<sup>26</sup> COLLIN (2021).

<sup>27</sup> COLLIN (2021), p. 731.

<sup>28</sup> Cf. note 21.

<sup>29</sup> COLLIN (2021), p. 707.

romanciers, fascinés par cette matrice inépuisable. Voici qui vient donc confirmer les intuitions de Cussen, en le situant dans cette glorieuse phalange. Mais il va plus loin dans ses découvertes. Pour les explorer, nous ne saurions mieux continuer notre analyse qu'en suivant le plan très clair adopté par lui-même, à travers les dix chapitres (dix, comme la *Tétractys*...) de son premier volume :

- *Chapitre I. – Les Libri Fatales. Combien de temps dure une cité, un empire, le monde ?* – Ce premier chapitre fournit au lecteur les éléments indispensables pour comprendre le *Zeitgeist* de la période, et l'horizon intellectuel, religieux, philosophique, qui a nourri les idées millénaristes du Ier s. av. J.-C. : les courants sibyllins, stoïciens, mazdéens, mais aussi étrusques (n'oublions pas que *Maro* est un nom étrusque), pour lesquels le siècle était de 110 ans<sup>30</sup>, ce qui autorisait une croyance millénariste fondée sur 9 siècles de 110 ans. Ainsi, ce *millenium* liait l'arrivée d'Énée à Actium, et la victoire d'Auguste sur ce même site d'Actium<sup>31</sup>. Puisque la bataille d'Actium a eu lieu en 31 av. J.-C., comment justifier alors la date de 1031 av. J.-C., qui devient celle du passage d'Énée à Actium ? Le « calage » temporel de ce *millenium* n'est pas sans poser problème. Une date souvent donnée pour la chute de Troie était 1335 av. J.-C. Un *millenium* plus tard, aux alentours de 335 av. J.-C., c'est donc Alexandre qui se présentait comme l' élu et le régénérateur. Mais sa mort prématurée obligea à d'autres calculs. Ératosthène avait proposé une date canonique autour de 1190 av. J.-C. Cette date fut elle-même remise en question, et pour des questions politiques, on profita de cette ductilité qu'il y avait autour du comput pour proposer la date de 1031 av. J.-C. Il n'était donc pas déraisonnable pour Virgile de choisir cette date...qui situait la chute de Troie très précisément mille ans avant Actium. Comme la durée de neuf siècles étrusques n'était que de 990 ans, elle était complétée par une décennie de transition et de gestation entre deux cycles (système observé par ailleurs dans le calendrier : les « jours de chaos » facilitant le passage entre l'ancienne et la nouvelle année), correspondant à l'enfance et la jeunesse de Marcellus, né en 42 av. J.-C. et mort en 23 av. J.-C.<sup>32</sup>. Ce comput fut adopté par Auguste, Horace, et Virgile. Ainsi, la période transitoire de 10 ans entre 41 av. J.-C. et 31 av. J.-C., correspondait à la durée d'une apocatastase : la restauration finale de toutes choses dans leur état initial, une palingénésie accompagnée (puisque tout ce qui est en haut est comme tout ce qui est en bas)

<sup>30</sup> PAVIS D'ESCURAC (1993).

<sup>31</sup> Cf. là-dessus l'excellent synthèse de H. BAUZA (2020), et CUSSEN, I, p. 209.

<sup>32</sup> CUSSEN propose une interprétation ingénieuse : si nous comptons une durée de dix ans après la IV<sup>ème</sup> *Bucolique*, (cette durée correspondant à la décennie cosmique de transition, mais aussi aux dix ans de transition qui font passer Marcellus de l'enfance au seuil de l'adolescence), nous arrivons à l'année 31 av. J.-C., celle de la bataille d'Actium. Le destin de l'Enfant et le *fatum* cosmique coïncident.

par un mouvement rétrograde de tous les astres, qui reprennent leur position initiale<sup>33</sup>, et suivie d'un nouvel Âge d'Or, initié par Auguste, et inauguré par le jeune Marcellus.

- *Chapitre II. – La Matrice. Le défilé des âmes dans les Champs Élysées.* – Cussen dénomme ce schéma « la Matrice ». Il est central dans sa démonstration ; pour lui, il est la clef de la lecture symbolique de l'*Énéide*, et Cussen le repère dans la Marche des Héros, au sixième Livre. Or c'est là que se situe l'intuition de départ de Cussen : dans cette Marche des Héros, il manque un nom : celui de Marcellus. Sa mort entraîne une crise dynastique, en même temps que l'effondrement du projet virgilien. Au terme du *millenium* entre le passage d'Énée à Actium, et la victoire d'Octave-Auguste dans le même lieu, et après une décennie transitoire de gestion de ce renouveau cosmique (de 41 av. J.-C. à 31 av. J.-C.), devait naître un nouvel Âge d'Or, sous l'égide de Marcellus, successeur naturel d'Auguste. Mais Marcellus meurt (de maladie, ou de mort violente ? L'affaire est en débat chez les historiens), et avec lui, l'espoir de régénération s'effondre.

- *Chapitre III. – Actium. Naissance et renaissance de la Grande Année.* – Cussen y établit un intéressant parallèle entre neuf livres de l'épopée virgilienne (les livres III à XII, dont on a vu qu'ils représentaient le périple d'Énée, de Troie jusque sur le site de Rome), et neuf années de consulat d'Auguste (huit et un : en 23 av. J.-C., il est tribun)<sup>34</sup>, et d'où il ressort que l'histoire d'Énée est une préfiguration de celle d'Auguste. Dans les correspondances du nouvel ordre symbolique, Iule et Marcellus sont eux aussi liés, comme les moteurs du renouveau. Cussen souligne très finement qu'après la mort de Marcellus, le personnage d'Iule n'a donc plus lieu d'être, et qu'il disparaît de l'épopée, au livre XII. Un nouveau personnage se substitue à lui, dès le livre XI : Camille, qui représente une solution poétique au problème politique posé par la mort de Marcellus. Elle est la réponse à la destruction du parallélisme entre les deux jeunes-gens : à travers cette victime expiatoire, Virgile peut exprimer la douleur de perdre un jeune, roi ou reine, qui était l'espoir d'un peuple.

- *Chapitre IV. – La Maquette. Révélation du mystère de la IVème Bucolique.* – Cussen nous y montre, en se fondant, entre autres, sur les travaux de Th. Mommsen<sup>35</sup> et Ch. Kérényi<sup>36</sup>, que la IVème *Églogue* est le plan directeur, l'annonce, et en même temps la maquette du Grand

---

<sup>33</sup> Cf. CUSSEN, I, p. 203.

<sup>34</sup> CUSSEN, I, p. 127.

<sup>35</sup> MOMMSEN (1859).

<sup>36</sup> KERENYI (1936), qui analyse la IVème *Bucolique* comme étant un syncrétisme des différents systèmes eschatologiques de la période

Temple que sera l'*Énéide*<sup>37</sup>. Il fallait une grande espérance initiale pour être à la hauteur de la tristesse finale, du sentiment de perte totale qui surgit de la Matrice, et des derniers livres de l'*Énéide*, quand la Grande Année, le *Millenium* imaginé par Virgile, s'effondre avec la mort de Marcellus : cet élan, c'est celui de la IV<sup>ème</sup> *Bucolique*.

- *Chapitre V. – Les temples de Virgile. Au centre du temple, il y a César.* – Ce temple verbal dédié à Auguste était déjà promis en *Géorg.* II 12-18, et il existait virtuellement dans le plan des *Bucoliques* tel que le propose P. Maury. Il est exactement au centre de l'*Énéide*, au v. 4951 du VII<sup>ème</sup> Livre, selon le comput de Cussen qui attribue 9900 vers à l'épopée virgilienne, et le prouve de façon convaincante, en jouant, avec les armes du philologue, sur l'incertitude du nombre de vers de l'*Énéide* : 9900 vers, en rajoutant les quatre premiers vers suspects du livre I. Il y a donc 9861 vers considérés comme authentiques, 33 vers en débat, et 13 vers suspects. Sur ces 13 vers, Cussen en garde 6, et s'en justifie avec brio. On arrive bien à un total de 9900 vers : « Avec la découverte, il y a plus de vingt ans, du centre précis de l'*Énéide*, les deux nefes du temple, chacune de 4950 vers, se sont ouvertes devant mes yeux, formant un temple de 9900 hexamètres. »<sup>38</sup>

Là, je diverge par rapport à l'interprétation de Cussen. Si le symbolisme zodiacal faisant correspondre les douze livres aux douze signes du zodiaque, me semble, comme à lui, indéniable, je ne suis pas d'accord avec le « calage » qu'il choisit pour orienter son zodiaque à partir de l'axe livre VI-livre XII. Cussen, se fondant exclusivement sur la théorie discutable de G. de Callatay<sup>39</sup>, fait de l'axe VI-XII un axe solsticial porte du Capricorne/livre VI – porte du Cancer/livre XII. Il semble pourtant logique avec l'entreprise virgilienne de sublimation du personnage d'Auguste que, s'il y a un symbolisme zodiacal de l'*Énéide*, il ne puisse que faire correspondre le XII<sup>ème</sup> livre (qui se ferme – et s'ouvre – sur la victoire d'Énée) et le signe de naissance d'Auguste<sup>40</sup> (et aussi de Virgile...), celui qui est déjà évoqué par Virgile en *Géorg.* I 31-34). Ainsi, la lecture symbolique du passe d'Énée de Troie à l'Italie, dans l'*Énéide* s'organiserait d'abord autour d'un axe Est-Ouest (ce qui correspond parfaitement à la trajectoire initiatique et solaire du héros, d'Est en Ouest), mais aussi en fonction d'un axe . Les deux structures privilégiées par Virgile seraient alors l'axe solsticial livre III (Capricorne, signe de conception d'Auguste) – livre IX (Cancer). Sur cette base et ce « calage », l'importance sera autant autour des livres VI-XII, qu'autour des livres III (Capricorne, signe de

<sup>37</sup> Sur cette base, le *puer* de la IV<sup>ème</sup> *Bucolique* serait Marcellus.

<sup>38</sup> CUSSEN, I, p. 276.

<sup>39</sup> DE CALLATAÏ (1993). *Contra*, cf. THOMAS (1995).

<sup>40</sup> THOMAS (1981), p. 336.

conception d'Octave-Auguste, neuf mois avant son signe de naissance, en Balance <sup>41</sup>, solstice d'hiver, « porte des dieux », évoquant un passage initiatique ; lieu du séjour d'Énée à Actium ; marqué par l'omniprésence d'Apollon) et IX (Cancer, solstice d'été, « porte des hommes », par laquelle les âmes s'incarnent et reviennent, prisonnières de la transmigration. Or le livre IX est l'*apex* des combats, le moment où s'affirme la mort des hommes comme un immense courant de nature cosmique.)<sup>42</sup>. Mise à part cette divergence sur le « calage » zodiacal (qui ne remet nullement en question le principe de la symbolique zodiacale), toutes les conclusions et les découvertes de A. Cussen nous semblent excellentes.

- *Chapitre VI. – Visite guidée des autres temples.* – Cussen y met en évidence la présence d'un autre temple, le Temple de la Lune (VII 338), qui « a une structure émergeant des vers de l'*Énéide* qui contiennent le nombre mille, et qui sont des nombres premiers »<sup>43</sup>, et qui est en quelque sorte le pendant symbolique complémentaire du Temple du Soleil, dédié à Apollon et à Auguste, et « indiqué par des références aux signes du Zodiaque au centre des livres pairs »<sup>44</sup>. Il insiste sur l'importance des structures mathématiques dans l'*Énéide*, ce qui nous confirme dans l'idée que Virgile avait lu Pythagore avec beaucoup d'attention, voire de ferveur<sup>45</sup>.

- *Chapitre VII – Le poème-calendrier. Que voyait Virgile quand il regardait le ciel ?* – Là, Cussen va encore plus loin. Non content de faire correspondre chaque vers de l'*Énéide* à un an de la Grande Année, il pose le principe que chaque lettre du poème correspondrait à un jour de cette même Grande année : les 361600 lettres du manuscrit revu par Cussen sont donc autant de jours des neuf premiers *saecula* du *millenium* virgilien, et Cussen le démontre avec brio. On reste pantois, d'autant que Cussen en profite pour souligner que ce poème, que l'on avait toujours cru inachevé, est en fait parfaitement fini<sup>46</sup>. C'est même, au contraire, une magnifique pièce d'horlogerie mathématique<sup>47</sup>. La raison pourrait en être que cette précision permettait d'éliminer les risques d'erreurs provenant de copistes peu soigneux (comme il n'en manqua pas dans les siècles qui suivirent) : une omission sautait tout de suite aux yeux.... Dans le contexte sombre de la fin de la période d'écriture de l'*Énéide*, elle permettait aussi de

<sup>41</sup> BOUCHE-LECLERC (1882), p. 288 sq. ; p. 369.

<sup>42</sup> THOMAS (1981), p. 332-348 ; (1995).

<sup>43</sup> CUSSEN, I, p. 318.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Cf. DUCKWORTH (1962).

<sup>46</sup> Cf. CUSSEN, I, p. 352. Un livre parfait, mais aussi, comme le dit CUSSEN, « un livre contenant un projet poétique et dynastique imparfait », du fait de la mort de Marcellus.

<sup>47</sup> De la difficulté d'en faire une traduction : elle passe nécessairement à côté de cette dimension architecturale, liée à la symbolique numérique.

conserver le poème, d'assurer sa survie contre les modifications malveillantes ou les tentatives d'élimination dont il pourrait faire l'objet. Au-delà de ces considérations, il me semble que le premier objectif de Virgile était de faire un poème-monde qui soit aussi complexe et parfait que le cosmos véritable, dont il était le reflet.

- *Chapitre VIII – Casmilla et Camilla. La recherche de la lettre perdue s.* – Encore une trouvaille de Cussen, qui approfondit celle du Chapitre III : en perdant son *s*, le nom de sa mère Casmilla (figure guerrière proche de l'Harpalycé grecque) devient Camilla, mot qui contient *mille*, et nous renvoie ainsi au *millenium*, en même temps qu'au destin tragique qui fait du décès de la jeune fille la version sublimée de la mort de Marcellus (X 543) : « Virgile transforme la vie et la mort de Camille en une sublime version de son rêve brisé. »<sup>48</sup>.

- *Chapitre IX. – Le déclin de Jupiter.* – Là, Cussen insiste sur une autre non-contradiction de la pensée de Virgile : le mantouan était à la fois réaliste et mystique, épicurien et pythagoricien<sup>49</sup>. Cussen résout ainsi de façon élégante ce problème des influences philosophiques de Virgile, et il le démontre astucieusement à partir du personnage de Jupiter, en nous faisant remarquer que Jupiter perd son prestige et son importance à mesure qu'on avance dans le récit de l'*Énéide*. Car le dieu suprême de Virgile et d'Auguste n'est pas Jupiter, le roi des dieux et le gage de l'authenticité du système religieux romain, mais plutôt Apollon, un dieu bien plus subtil, lié à l'initiation, donc à une relation personnelle, et non collective, à la spiritualité (la Sibylle, son medium, est le guide d'Énée). La prophétie du livre I montre déjà les limites de Jupiter ; sa négociation avec Junon, au livre XII, le montre comme un couard. À la fin de l'*Énéide*, il est devenu un dieu cruel et sanguinaire – comme Énée, qui n'est plus guère *pius* quand il tue Turnus. Et au bout du *millenium* survient la destruction du temple de Jupiter, lors de l'incendie de 83 av. J. - C.

- *Chapitre X – Tout temps touche à sa fin* – Cet ultime chapitre est une vaste récapitulation, et il traite aussi d'une question centrale : la mort de Marcellus et ses effets sur la cour d'Auguste<sup>50</sup>. Cussen revient sur l'énorme désillusion que dut ressentir Virgile devant la politique d'Auguste – qui apparaissait, finalement, comme un politicien parmi les autres, et non plus comme Apollon incarné – et sur la perte des espérances qui allait avec la mort de

<sup>48</sup> CUSSEN, I, p. 174.

<sup>49</sup> N'oublions pas la propension des Romains, bien mise en évidence par M. DETIENNE, à être « à deux têtes ». Cf. DETIENNE (1981).

<sup>50</sup> Une version un peu complotiste proposée par CUSSEN consiste, dans le vers fameux désignant Auguste comme celui qui *aurea condet /saecula* (VI 792-793), à interpréter *condet* au sens de « enfouira, cachera », et non pas « fondera, révélera ». Ainsi, Auguste serait celui qui aurait spolié le peuple romain de son futur messianique. Il est vrai qu'il était tentant de jouer sur les deux sens, bien réels, de *condere* : *si non é vero...*

Marcellus. L'*Énéide*, à ce moment, était un temple écroulé, comme son Temple du Soleil, et aussi à cause des 33 vers expurgés par Auguste. Grâce à Cussen, et à son exégèse, l'*Énéide* reconstruite surgit devant nos yeux comme une structure pérenne, majestueuse, et équilibrée<sup>51</sup>.

Je voudrais prolonger l'esprit qui anime ce livre à travers une belle citation de Marcel Pagnol. Comme Cussen, Pagnol avait un pied dans le monde de son temps (à travers ses belles évocations de la France provençale) et un pied dans le monde de Virgile (à travers sa traduction des *Bucoliques*). C'est ainsi qu'il a pu écrire :

«Aujourd'hui le monde a chaviré, et nous sommes à cheval sur la quille du navire, qui s'enfoncé un peu plus chaque jour ; mais au-dessus de ce naufrage brillent toujours Sirius, Homère, Bételgeuse, Virgile, Montaigne, le Centaure, Ronsard, les Pléiades, la Voie Lactée et Victor Hugo.

Les étoiles sont toujours les mêmes, et qui lève la tête les voit. »<sup>52</sup>.

Cussen aurait pu écrire ces lignes. Il me semble que nous retrouvons là exactement l'esprit qui anime son oeuvre.

Quoi qu'on pense du livre d'A. Cussen<sup>53</sup>, il mérite d'être porté à la connaissance du monde universitaire, voire d'en devenir une référence, par son audace, par son aspect novateur, par les perspectives qu'il ouvre, et par le vent frais – le vent de Valparaiso, de Santiago du Chili, et de l'Océan Pacifique... – qu'il fait souffler sur les études virgiliennes.

---

<sup>51</sup> Cf. CUSSEN I, p. 445.

<sup>52</sup> PAGNOL (1958), p. 20.

<sup>53</sup> Évidemment, comme le souligne F. GARCIA JURADO (2021), un doute subsiste : ce code crypté existe-t-il *a priori* ou *a posteriori*. Est-ce l'*intentio auctoris* ou l'*intentio lectoris* ? Il semble toutefois difficile de déceler une architecture aussi complexe dans un texte, si elle n'y avait pas été mise intentionnellement par son auteur.

### Bibliographie

- B. D. ALFONZO (2022), compte-rendu de *El Milenium según Virgilio*, in *Cuadernos de Filología Clásica*, vol. 42, n° 2, p. 337-350.
- H. F. BAUZA, (2008), *Virgilio y su tiempo*, Madrid.
- H. F. BAUZA, (2011), *Virgilio. Memorias del poeta. Una autobiografía espiritual*, Buenos Aires.
- H. F. BAUZA, (2020), compte-rendu de *El Milenium según Virgilio*, *Nova Tellus*, México, vol. 38, n° 1, 2020.
- J. BAYET (1939), *L'immortalité astrale d'Auguste, ou : Manilius commentateur de Virgile*, in *REL*, XVII, p. 141-171.
- A. BOUCHE-LECLERCQ (1882), *Histoire de la divination dans l'Antiquité*, vol. IV, Paris.
- P. BOYANCE (1954), *Le sens cosmique de Virgile*, in *REL*, 32, p. 220-249.
- J.-P. BRISSON (1966), *Virgile, son temps et le nôtre*, Paris.
- H. BROCH (2016), *Der Tod des Vergil*, traduit de l'allemand par A. KOHN, Paris.
- E. L. BROWN (1963), *Numeri Vergiliani. Studies in Eglogues and Georgics*, Bruxelles.
- J. CARCOPINO (1930), *Virgile et le mystère de la IVème Églogue*, Paris.
- W. CLAUSEN (1964), *An interpretation of the Aeneid*, in *HSPH* 68, p. 139-144.
- F. COLLIN (2021), *L'Invention de l'Arcadie. Virgile et la naissance d'un mythe*, Paris.
- G. DE CALLATAÏ (2013), *Le Zodiaque de l'Énéide*, in *Latomus* 52, 2, p. 318-349.
- M. DETIENNE (1981), *L'Invention de la mythologie*, Paris.
- G.-E. DUCKWORTH (1962), *Structural Patterns and Proportions in Vergil's Aeneid*, Ann Arbor.
- J. GAGE (1955), *Apollon romain. Essai sur le culte d'Apollon et le développement du ritus graecus à Rome, des origines à Auguste*, Paris.
- F. GARCIA JURADO (2021), compte-rendu de *El Milenium según Virgilio*, in *Minerva. Revista de Filología Clásica*, 34, p. 254-260.

- P. GRIMAL (1954), *Le livre VI de l'Énéide et son actualité en 23 av. J.-C.*, in *REA*, 56, p. 40-60.
- P. P. GUERRERO (2019), *Antonio Cussen descifra los códigos de la Eneida*, in *Economia y Negocios online*, 17 mars.
- K. KERENYI (1936), *Das persische Millenium in Mahābhārata, bei der Sibylle und Vergil*, in *Klio* 11, p. 1-35.
- G. LE GRELLE (1949), *Le premier livre des Géorgiques, poème pythagoricien*, in *REC*, XVII, p. 139-235.
- U. LE GUIN (2011), *Lavinia*, Paris.
- J.-Y. MALEUVRE, (1999), *La mort de Virgile d'après Horace et Ovide* (préface de J. THOMAS), Paris.
- P. MAURY (1944), *Le secret de Virgile et l'architecture des Bucoliques*, in *Lettres d'Humanité*, 3, p. 71-147.
- A. MOLES (1956), *La Création scientifique*, Genève.
- Th. MOMMSEN (1859), *Die Römische Chronologie bis auf Caesar*, Berlin.
- A. NADAUD (1997), *Auguste fulminant*, Paris.
- M. PAGNOL (1958), *Traduction des Bucoliques*, Paris.
- A. PARRY (1963), *The two Voices of Vergil's Aeneid*, in *Arion*, 2, 1963, p. 66-80.
- H. PAVIS D'ESCURAC (1993), *Siècle et jeux séculaires*, in *Ktéma*, 18, p. 79-89.
- L. F. SAUVALLE (2019), *El milenio según Virgilio de Antonio Cussen : la eternidad de lo efímero*, in *Cine y Literatura*, 2 mai.
- R. SYME (1939), *The Roman Revolution*, Oxford.
- M. SZABO (2009) *L'Instant. La Créüside*, Paris.
- J. THOMAS (1981), *Structures de l'Imaginaire dans l'Énéide*, Paris. - 2<sup>ème</sup> édit., 2021, revue et augmentée : <https://books.openedition.org/lesbelleslettres/8409>.
- J. THOMAS (1995), *À propos du symbolisme zodiacal de l'Énéide*, in *Latomus*, 54, 1, p. 86-91.
- P. VALERY (1930), *Morceaux choisis*, Paris.

Université de Perpignan-*via Domitia*

Joël

THOMAS